



**PIERRE  
ELLIOTT TRUDEAU**

**PIERRE  
VADEBONCOEUR**

J'attends de toi une  
œuvre de bataille

CORRESPONDANCE 1942-1996

LUX

J'ATTENDS DE TOI  
UNE ŒUVRE DE BATAILLE

PIERRE ELLIOTT TRUDEAU

PIERRE VADEBONCOEUR

J'ATTENDS DE TOI  
UNE ŒUVRE DE BATAILLE

CORRESPONDANCE 1942-1996

*Introduction de Jean-François Nadeau*

*Annotations de Jonathan Livernois*



© Lux Éditeur, 2021  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Conception graphique de la couverture: Jolin Masson

Dépôt légal: 1<sup>er</sup> trimestre 2021  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN: 978-2-89596-221-2  
ISBN (pdf): 978-2-89596-951-8  
ISBN (epub): 978-2-89596-761-3

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

## INTRODUCTION

### LES DEUX PIERRE

**E**N QUÊTE D'UNE PHOTO qu'il voulait me remettre pour illustrer un texte à son sujet, Pierre Vadeboncoeur m'en avait pointé une au passage, en tournant les pages d'un vieil album. Dans mon souvenir, on l'y voyait enfant, en compagnie de son ami Pierre Elliott Trudeau. Mais peut-être est-ce moi qui superpose des images qui se conjuguent, par un effet de transparence de la mémoire, en une seule? Car cette photo aux bords crénelés, j'ai beau l'avoir bien en tête, je ne la retrouve pas ailleurs que dans mes souvenirs. On est au début des années 1930 et on y voit les garçons qui portent des culottes courtes et des chaussettes qui montent bien haut. Ils ont ainsi l'air de boy-scouts interchangeables, un peu à la manière de Tintin, dont le dessin était alors apparu. Dans quelques vieux clichés de Trudeau ou de Vadeboncoeur, on les voit bien ainsi vêtus, comme tous les autres garçons de l'époque, mais pas sur une même photographie. Une image raconte souvent toute une époque, sans qu'on ne s'en aperçoive d'emblée.

Montréal était alors une ville qui ne comptait pas encore un million d'habitants. Les deux Pierre, compagnons de classe sur les bancs de l'Académie Querbes, une école animée par les clercs de Saint-Viateur, étaient devenus d'excellents camarades. À les voir aussi bien mis sur les photos de cette période, on croirait que les effets de la crise économique conjugués aux parfums nauséabonds de l'entre-deux-guerres ne les touchaient pas, eux qui vivaient dans le quartier bourgeois d'Outremont, municipalité cossue, située en

périphérie immédiate d'un Montréal autrement tourmenté par le chômage et la rareté des logements décents.

«Je l'ai connu comme condisciple et ami tout au long de mes études, depuis l'âge de 10 ans jusqu'à 22 ans», a écrit Vadeboncoeur, l'essayiste le plus en vue de sa génération, au sujet de son ami Trudeau, futur premier ministre du Canada. «Il était à peu près chaque année dans ma classe<sup>1</sup>.»

Leur trajectoire en société et dans le monde des idées a fait en sorte qu'ils se sont sans cesse croisés, au propre comme au figuré, jusqu'à la fin de leur vie. Sur la place publique, les deux adultes ont longtemps été à couteaux tirés, tandis que les jeunes hommes étaient inséparables. Vadeboncoeur a donné à lire, tant dans la presse québécoise que dans plusieurs de ses livres plus politiques, un nombre considérable de critiques des actions de Trudeau. Pourtant, les deux n'ont jamais renoncé à cette amitié ancienne, même si Vadeboncoeur a plus d'une fois décrété qu'elle était terminée parce que tout simplement devenue impossible. Les liens, quoi qu'il en soit, ont perduré. Les deux hommes ont même pris plaisir, à un âge avancé, à se retrouver enfin pour dîner et discuter.

Il existait, a toujours soutenu Vadeboncoeur, un important décalage entre le Trudeau public et le Trudeau privé, comme cela arrive d'ailleurs assez souvent dans le cas de personnages dont l'image, pour ainsi dire, ne leur appartient plus. Au sujet de Trudeau, Vadeboncoeur racontait ceci: «La lutte politique, à laquelle son tempérament ne le destinait pas nécessairement, le poussait à mettre en avant, comme par défaut, un personnage particulièrement pugnace et, je crois, un peu voulu, plutôt contraire à une nature plus simple et authentique, la sienne<sup>2</sup>.» Et cela, à la défense d'idées que Vadeboncoeur réprouvait dans une large mesure. Alors comment rester amis?

---

1. Pierre Vadeboncoeur, «À propos de Pierre Elliott», *Le Devoir*, 8 décembre 2005, page A7.

2. *Ibid.*

Après avoir tous deux dénoncé la stagnation idéologique, le peu de sens démocratique, l'illusion confiante et la passivité politique qui caractérisaient le nationalisme traditionnel canadien-français qu'incarnait encore Duplessis, les deux Pierre en vinrent, au début de la décennie 1960, à emprunter des chemins différents pour assurer la poursuite de leurs analyses. Vadeboncoeur allait embrasser un néonationalisme indépendantiste issu des théories de la décolonisation et d'analyses sociopolitiques, le tout dans une perspective ouvertement de gauche mâtinée de forts principes chrétiens. De l'état de ses réflexions sur la question nationale, Vadeboncoeur s'emploiera à nourrir le mouvement syndical, dont il sera sans conteste une des têtes les plus influentes. Trudeau, lui, allait plutôt développer l'idée que le fédéralisme canadien, pour peu qu'il soit recentré avec conviction sur des principes de défense des droits individuels, pouvait tout aussi bien permettre d'affirmer cette société plus juste à laquelle tous les deux aspiraient. Trudeau s'appuyait sur une vision plus juridique d'un ensemble humain, nourrie en partie par les réflexions du juriste Frank Scott de l'Université McGill.

L'opposition intellectuelle entre les deux hommes croîtra considérablement à compter du milieu des années 1960. Vadeboncoeur ira jusqu'à contester un mémoire présenté pour le compte des syndicats et dans lequel son vieux camarade plaidait l'inutilité de l'indépendance comme outil d'affirmation tout en poursuivant par ailleurs une marche qui le conduirait rapidement, et cela contre toute attente, à devenir premier ministre du Canada en 1968, un tremplin puissant pour faire valoir ses idées. Entre les deux hommes, dès lors, rien n'ira plus, du moins au chapitre de la conception de la société sur laquelle ils s'étaient pourtant si longtemps accordés.

Trudeau a expliqué sa trajectoire dans *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, un recueil de textes publiés en 1967, véritable socle de référence pour comprendre ses avancées. Trois ans plus tard, Vadeboncoeur faisait paraître *La dernière heure et la première*, un court livre dans lequel il exposait à grands traits, après l'avoir déjà fait dans nombre d'articles, ses positions politiques et le néonationalisme québécois auquel il adhérait. Au Québec, là même où

une immense passion pour Trudeau s'affirmait malgré une opposition carabinée, le livre de Vadeboncoeur s'était à son tour retrouvé au centre de l'attention, trônant même au sommet des palmarès de vente en librairie, une chose proprement inattendue pour un écrivain empreint d'un tel classicisme. Trudeau, loin de poursuivre l'élan qui animait la revue *Cité libre*, l'aurait trahi, soutenait Vadeboncoeur.

Trudeau ne continue pas *Cité libre*; il se place au contraire dans l'optique de la vieille abstraction qui faisait de nous un peuple relégué, inactif et comme exclu du pouvoir. Ce peuple dont *Cité libre* a déploré dans le temps la stagnation idéologique, le peu de sens démocratique, l'illusion confiante et la passivité politique, c'est ce même peuple par-dessus lequel Trudeau a passé superbement en s'en allant à Ottawa. C'est comme si ses analyses de naguère sur notre immobilisme, sur notre situation de peuple endormi dans l'histoire, avaient eu une telle justesse qu'il en eût pour ainsi dire confirmé lui-même l'exactitude en le laissant pour compte.

L'opposition entre les deux apparaissait désormais irréconciliable.

Si la lutte politique autour de ces questions s'est souvent polarisée autour des figures de René Lévesque et de Pierre Elliott Trudeau, on a escamoté le fait que, dans des couches plus profondes, elles étaient au fond annoncées et développées d'abord par cette antinomie qui avait gagné les deux amis. Ce qui n'échappait pas au moins à René Lévesque, qui a présenté plus d'une fois Vadeboncoeur comme une référence. En 1973, René Lévesque parlait de Vadeboncoeur non seulement comme d'un « superbe écrivain », mais comme d'un maître qui mérite d'être étudié.

Pendant des années, les différends entre Vadeboncoeur et Trudeau se multiplieront. Et malgré tout, comme le montrent plusieurs des lettres réunies ici, la digue de l'amitié a refusé de céder. C'est à n'y rien comprendre. Mais qu'y a-t-il au fond à comprendre dans les profondeurs de sentiments qui s'attachent aux fondements de sa propre identité?

« Une amitié comme la nôtre est bien tenace; j'en suis d'autant plus convaincu que, devenue impossible, elle subsiste », écrit





*Pierre Elliott Trudeau, vers  
1930.*

Bibliothèque et Archives Canada,  
fonds du Très Honorable Pierre  
Elliott Trudeau, MG 26 O 4,  
fichier 4.

Vadeboncoeur à Trudeau le 11 novembre 1972. Puis il ajoute : « J'ai beaucoup pensé à toi ces dernières années, et pas toujours en bien, comme tu peux naturellement te le figurer. Mais je crois néanmoins que tu as été ma plus grande amitié. »

Une amitié pareille est impossible à écraser dans un coin, poussée là par la charge de quelques idées qui peuvent varier avec le temps, les deux hommes ayant été, tour à tour, des alliés autant que des opposants.

En 1944 déjà, dans une lettre qu'il adressait à Trudeau, lequel se trouvait alors à Mexico, Vadeboncoeur s'ouvrait : « Tes protestations d'amitié m'ont touché, mon cher Pierre, moi qui suis toujours surpris – et charmé – de m'entendre dire par quelqu'un qu'il est mon ami. Moi aussi de mon côté j'ai pu me rendre compte jusqu'à quel point nous étions liés et plus que nous le soupçonnions à l'université, où des rapports quotidiens n'avaient point pour nous la valeur d'émotion et de réconfort que procure plus tard le souvenir d'une sensibilité exquise qui de loin vibre au même rythme que le besoin que l'on en a. »

Mais n'allons pas trop vite ni trop loin. Arrêtons-nous à ces deux garçons souriants et insoucians, qui coulaient encore leurs jours en culottes courtes avant qu'ils ne deviennent des habitués du veston et de la cravate. Ils ne savaient pas encore ce qu'ils seraient. D'ailleurs, peut-on le savoir quand on n'a que huit ou dix ans seulement ? Leur milieu, en tout cas, ne cessait de leur rappeler qu'ils appartenaient à une frange d'exception, celle de l'élite d'une nation. C'est ce qu'on enseignait alors aux jeunes garçons issus de leur société. Tout au long de leur parcours scolaire, ils fréquenteront les meilleures institutions, afin de répondre favorablement à cette injonction formulée par leur milieu social. Vadeboncoeur et Trudeau seront tous deux élèves du collège Jean-de-Brébeuf, où des jésuites fabriquaient presque en série du matériel humain destiné à occuper les postes clés de la société. Il sortait de là, les uns à la suite des autres, des avocats, des médecins, des notaires, des écrivains, des politiciens. Dans les années où les deux Pierre y étudiaient, ils allaient d'ailleurs y côtoyer Jacques Ferron.

À l'université, les deux Pierre étaient encore côte à côte, à la Faculté de droit de l'Université de Montréal, pas très loin d'où ils avaient passé leur première jeunesse. À la veille des examens finaux, aimait raconter Pierre Vadeboncoeur, il s'était rendu au sommet du mont Royal pour jeter à tout vent ses notes et déclarer conséquemment, dans un grand théâtre qu'il se jouait à lui-même, qu'à compter de ce jour, il ne pratiquerait pas. Le jeune Vadeboncoeur, à l'âge de l'université, était ravagé par un vague à l'âme qui flottait sur toute son époque, du moins sur les jeunes de son milieu. Un peu plus âgés que lui, André Laurendeau et Saint-Denys Garneau en parlaient volontiers avec une délicate attention sous le nom de « neurasthénie », selon la manière toute littéraire du temps. Il s'agissait en fait, dans le cas précis de Vadeboncoeur, d'un épisode de dépression. Il en parlerait plus tard, sous le couvert rassurant d'un certain humour qui trancherait avec le vif sentiment de perte d'équilibre qui l'assaillait alors et auquel il avait cru pouvoir échapper grâce à une cure par le sport. Il suivait en cela les conseils d'Émile Maupas, un sculpteur, modelleur, professeur de beaux-arts et lutteur qui avait créé un camp au bord du lac Raymond, à Val-Morin dans les Laurentides. Là, séjournaient des gens en quête de régénérescence physique autant que psychique. Afin de financer son séjour au camp Maupas, Vadeboncoeur avait emprunté de l'argent à son camarade Trudeau à l'approche de Noël 1944, avec l'intention ferme de quitter son emploi de commis de bureau, le temps du moins qu'il faudrait pour se refaire une santé là-bas.

Trudeau ne rechignait jamais apparemment à l'idée de prêter de l'argent à son ami Vadeboncoeur. Il avait à l'égard de l'argent le problème tout théorique de ceux qui en ont et qui, devant le poids qu'apporte la conscience d'en avoir, conçoivent la possibilité d'imaginer que tout serait mieux pour eux s'ils n'en avaient pas. Dans leur biographie de Trudeau, Stephen Clarkson et Christina McCall évoquent une lettre de Trudeau adressée à Vadeboncoeur « au sujet de la culpabilité ressentie par Trudeau à cause de sa fortune ». Cette lettre angoissée montre un Trudeau qui fait part à son ancien condisciple de classe « de son désir de se départir de sa fortune, tout comme

l'aurait fait un moine<sup>3</sup> ». Évidemment, il n'en fera rien : c'est encore un luxe que de pouvoir s'imaginer devenir pauvre, un frisson agréable qui s'estompe au moment de passer à l'acte et de concrétiser ce rêve éveillé auquel d'ailleurs aucun véritable pauvre ne songerait jamais.

Pendant la guerre, les deux jeunes hommes s'étaient opposés à la conscription et avaient milité, comme ils le pouvaient, en faveur des visées autonomistes du Bloc populaire canadien (BPC) de Maxime Raymond et d'André Laurendeau. Trudeau serait même allé plus loin, s'activant au sein d'une cellule universitaire secrète aux accents révolutionnaires de droite et, de surcroît, indépendantiste. C'est du moins ce qu'ont affirmé, sur la foi de documents précis, ses deux biographes les plus empressés, Max et Monique Nemni. De cela, Vadeboncoeur doutait beaucoup. Il voyait Trudeau tous les jours, me dira-t-il à ce sujet, dans une des conversations dont nous étions coutumiers. Il lui paraissait invraisemblable que ce projet révolutionnaire de Trudeau, s'il eut été quelque peu sérieux, lui ait échappé, tant leur amitié en était une de proximité. Mais le sentiment diffus que la Laurentie, ce pays canadien-français rêvé dont les contours demeuraient incertains, puisse être un jour indépendante était à l'époque largement répandu dans les milieux qui étaient les leurs. Vadeboncoeur ne déclarait-il pas, en décembre 1944, qu'« il est plus que temps que nous placions l'idée séparatiste devant le peuple » ?

Les deux Pierre, au sortir de l'université, étaient donc avocats. Sans conviction dans le cas de Vadeboncoeur, tandis que Trudeau, au contraire, gravissait la première marche qui le conduirait à des études plus poussées, du côté de Boston, Paris et Londres. Qu'allait-il faire ? Voyager d'abord, puis embrasser une carrière dans l'administration de l'État, pouvait-on croire. La formation d'avocat profiterait en tout cas indubitablement à l'un comme à l'autre, dans leurs champs d'action respectifs, l'un éventuellement du côté de l'univer-

---

3. Stephen Clarkson et Christina McCall, *Trudeau. L'homme, l'utopie, l'histoire*, Montréal, Boréal, 1990, p. 367.

sité, l'autre de celui des ouvriers, auprès des syndicats nationaux en particulier. Dans le syndicalisme, Vadeboncoeur trouverait son champ d'action de prédilection. Sa formation d'avocat n'y serait pas inutile. Entre ses voyages et des observations sur le terrain québécois, comme à l'occasion de la grève de l'amiante à Asbestos, Trudeau va se rapprocher de la Co-operative Commonwealth Federation (CCF), ancêtre du Nouveau Parti démocratique (NPD), tout comme Vadeboncoeur d'ailleurs.

Aux élections de 1956, à l'instar de son ami Michel Chartrand, Vadeboncoeur se présenta comme candidat sous la bannière du Parti social-démocratique (PSD), la branche québécoise du CCF. Il avait tenu à cette occasion une seule assemblée publique dans le comté de Verchères, à McMasterville, à un jet de pierre de l'usine d'explosifs de la Canadian Industries Limited (CIL). Durant cette assemblée, Trudeau en personne, de même que Thérèse Casgrain, chef du parti, et quelques autres montèrent sur un camion pour parler en faveur de Vadeboncoeur. Tout ce beau monde se fit entendre devant une foule composée de moins d'individus qu'il n'y en avait sur cette estrade improvisée<sup>4</sup>. Il obtint 39 votes au jour de l'élection, le 20 juin. Trudeau avait espéré que cet élan social-démocrate parvienne à se muter en un parti travailliste solide, selon le modèle britannique. Dans les rues de Montréal, Trudeau avait roulé avec sa décapotable pour faire campagne en faveur de Thérèse Casgrain, mégaphone à la main. Pour Vadeboncoeur, voir bientôt son ami Trudeau passer de l'univers de la gauche du CCF et de ses nébuleuses au Parti libéral serait vécu plus tard comme un grave choc.

\*

\* \*

---

4. Lettre à Paul-Émile Roy, le 21 mars 1993, dans Paul-Émile Roy et Pierre Vadeboncoeur, *L'écrivain et son lecteur. Correspondance (1984-1997)*, Montréal, Leméac, coll. «L'écritoire», 2011.



*Classe de 5<sup>e</sup> année au collège Jean-de-Brébeuf. Pierre Vadeboncoeur: deuxième enfant accroupi à partir de la gauche. Pierre Elliott Trudeau: deuxième rangée, quatrième à partir de la droite. 1931 ou 1932.*

Collection privée.



Pierre Elliott Trudeau était le fils de l'homme d'affaires et avocat, Charles-Émile Trudeau, dit « Charlie », actionnaire de l'Automobile Owner's Association, sorte d'ancêtre de la Canadian Automobile Association (Association canadienne des automobilistes, CAA), constituée d'abord autour de deux stations-service. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, les forges des maréchaux-ferrants cédaient le pas aux garages automobiles que Charlie Trudeau collectionnait sous sa bannière unificatrice. L'expansion rapide du domaine de l'automobile lui profita. Il finit par revendre ses affaires à Imperial Oil. Riche, très riche, Charlie avait investi dans le parc Belmont, un parc d'attractions qui offrait à la population de Montréal la possibilité de s'illusionner quant à sa capacité d'échapper à son oppression quotidienne. Cet homme d'affaires prospère fut aussi actionnaire des Royaux, une populaire équipe de baseball de Montréal, club-école des Dodgers de Brooklyn. C'est en allant voir, en 1935, cette équipe s'entraîner sous le soleil de la Floride que Charlie Trudeau mourut prématurément. Pierre avait alors 15 ans. Il en fut, comme on peut l'imaginer, très affecté.

Pierre Vadeboncoeur, pour sa part, venait d'une famille de notables à peine moins fortunée que celle de son meilleur ami, du moins dans les premières années de leur vie. Ils appartenaient tous deux à un milieu canadien-français privilégié. Son père, Edmond Vadeboncoeur, devint propriétaire d'une pharmacie avant l'âge de 30 ans. Au faite de sa fortune, il en possédera quatre. En 1906, Edmond Vadeboncoeur avait participé à la fondation de l'École de pharmacie de Montréal. L'enseigne à laquelle il exerçait sa profession s'est longtemps trouvée devant le marché public Amherst, tout juste de l'autre côté, aux abords achalandés du Quartier latin. En 1920, année de la naissance de Pierre, Edmond Vadeboncoeur avait été nommé président de l'Association pharmaceutique de la province de Québec (APPQ), l'ancêtre de l'Ordre des pharmaciens (OPQ). Prospère avant la crise économique, il sera acculé à la faillite en 1936, comme tant d'autres. Dans cette famille, on n'en restait pas moins du côté des notabilités. Jacques, le frère aîné de Pierre, deviendra juge. Dans les années 1930, Jacques Vadeboncoeur appartenait à



un groupe sélect qui fit beaucoup parler de lui : les Jeune-Canada. Ces contestataires issus de bonnes familles étaient adoués par les cadres nationalistes de leur société. Avec à leur tête André Laurendeau et Pierre Dansereau, les Jeune-Canada affirmaient tout haut un idéal politique cléricco-nationaliste, fortement influencé par les idées de l'historien en soutane Lionel Groulx, lequel s'employait à soutenir discrètement ces jeunes gens dans leurs actions. Dans ce milieu où ont grandi les Vadeboncoeur, on était d'allégeance libérale, certes, quoiqu'on s'affichât aussi catholique et nationaliste. Il allait de soi que, selon le vieil adage exprimé mille fois par Henri Bourassa, « la langue est la gardienne de la foi, et la foi la gardienne de la langue ».

À l'école, Pierre Vadeboncoeur ne répondait pas aussi bien que Trudeau aux formes traditionnelles de l'expression de la réussite. Autrement dit, il n'était pas, comme son ami, abonné aux premières places en classe. Trudeau était « un premier de classe chronique », disait-il. Pas lui. Il n'intériorisait pas les règles et les enseignements au point d'en transformer sa personne en un miroir fidèle. Si Trudeau lisait beaucoup, comme en témoignent ses notes de cours laissées aux archives ainsi que ses demandes faites aux autorités religieuses pour qu'elles l'autorisent à se plonger dans des livres à l'Index, Vadeboncoeur lisait d'une autre manière. Il incorporait en lui cette indépendance d'esprit qu'appelle la fréquentation de la littérature, selon des modalités qui vont évidemment évoluer, mais dans une intériorité qu'il ne cessera jamais d'explorer, jusqu'à en faire son territoire. À Trudeau, il écrira ainsi, au début des années 1970, qu'il poursuivait « une méditation qui [le] conduit fort loin d'à peu près tout ce que l'on sait de [s]on petit personnage ».

Je me souviens d'un coup de téléphone de Vadeboncoeur chez moi. C'était en 2005. Il était agacé, au plus haut degré, par des propos du chroniqueur Louis Cornellier, attaché au quotidien *Le Devoir*. Cornellier avait qualifié Trudeau d'être « hautain, méprisant et imbu de lui-même ». Rien de plus faux, insistait Vadeboncoeur, qui avait jugé bon de prendre la plume pour défendre cet ami

qu'il avait tant de fois éreinté, même s'il ne supportait pas qu'on puisse l'accabler d'une injustice.

La chose vous surprendra, mais il n'était certainement ni hautain, ni méprisant, ni imbu de lui-même. Songez que tout au long de nos huit ans de cours classique et nos trois années de droit, jamais nos camarades, à ma connaissance, ne l'ont regardé de travers. C'est un peu étonnant, car alors, du dédain, de la suffisance, s'il avait été de ce caractère, premier de classe comme il l'était généralement, cela l'aurait désigné à l'hostilité des élèves. Or, ça n'a jamais été le cas. Cela doit bien vouloir dire quelque chose. Il était au contraire charmant, attentif, sans prétention, et les gens, tout naturellement, l'aimaient<sup>5</sup>.

Vadeboncoeur contesterait aussi l'image d'un Trudeau ne craignant rien, la modulant avec les souvenirs du jeune homme qu'il avait connu de près. « Trudeau, jadis, malgré son talent et ses succès scolaires, n'était pas tout à fait sûr de lui. Devant Jacques Ferron, par exemple, si ironique, il devait même éprouver quelques complexes<sup>6</sup>. » Mais qui, devant Ferron, n'en aurait pas eu ?

Au temps de leur jeunesse, la pensée des deux Pierre n'inclinait pas encore à gauche. Il est aisé de le constater à travers les papiers qu'ils ont laissés. Fervents catholiques, nationalistes qui avançaient à ce titre dans les ornières d'une pensée politique toute tracée, ils étaient en orbite autour des idées propres à leur milieu. Ainsi en 1936, lorsque le médecin Norman Bethune tentait de recueillir à Montréal des fonds pour venir en aide aux républicains espagnols en lutte contre les hommes du général Franco et de son allié Hitler, les deux Pierre se retrouvèrent spontanément du côté de ceux, très nombreux, qui fustigeaient les opposants à ce régime autoritaire. Fouettés par l'idée que l'autorité de l'Église drapait le général Franco de toutes les vertus, des milliers de jeunes Montréalais prirent prétexte d'une manifestation religieuse pour marquer leur opposition à ses opposants et défilé dans les rues de la ville. Ils clamaient, entre autres choses, leur refus de toute pensée qui remettrait en question

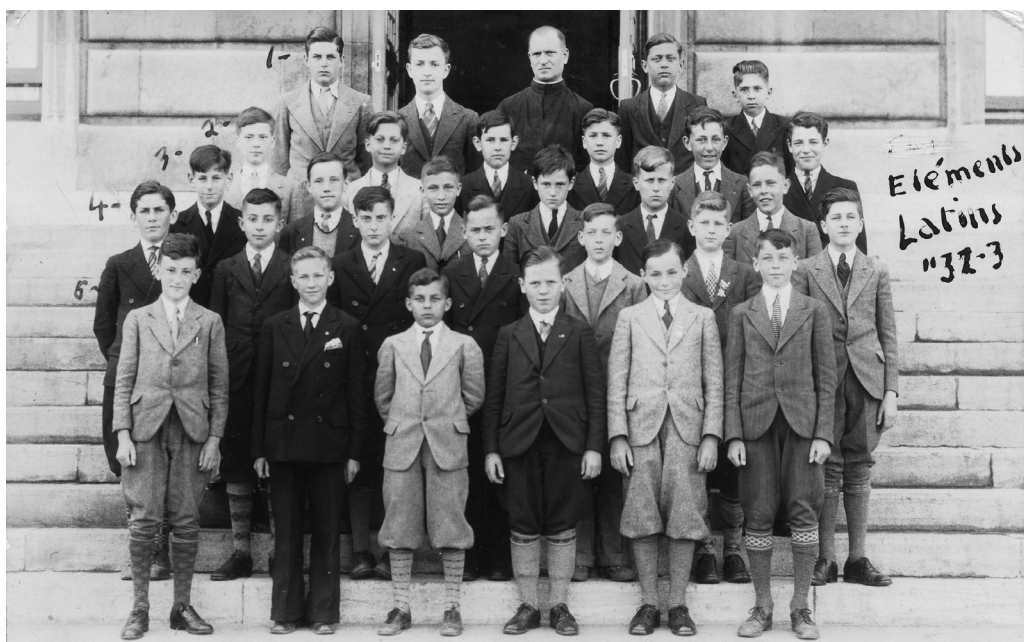
---

5. Vadeboncoeur, « À propos de Pierre Elliott », *loc. cit.*

6. *Ibid.*

la primauté absolue du religieux sur les affaires civiles. Devenu premier ministre, Trudeau évoquerait volontiers la grandeur de Bethune pour favoriser ses relations avec la Chine, où le médecin était mort au combat. À Mao Zedong, Trudeau offrirait même une médaille à l'effigie du médecin communiste canadien spécialement frappée pour l'occasion. Après la Seconde Guerre mondiale, Vadeboncoeur ferait aussi du célèbre Bethune un élément de sa mythologie personnelle, revisitant sa propre histoire et son jugement à son égard, parce que de Bethune, il était redevable de la vie, le médecin l'ayant sauvé deux fois plutôt qu'une d'une mort certaine, en pratiquant sur lui, alors qu'il était âgé de 14 ans, des interventions chirurgicales délicates. Vadeboncoeur réviserait son appréciation à l'égard des penseurs de l'*Encyclopédie*, Voltaire, Diderot et autres, qu'il ne considérerait, jusqu'au sortir de la guerre, comme rien de moins que des « foireux sans personnalité » ou encore des esprits forts qui ne méritaient pas spécialement de considération, n'étant pas « de la famille de Péguy » et n'ayant « pas de sainteté parmi eux ». Plus tard, ayant tout à fait changé son fusil d'épaule au sujet des Lumières, il n'en conserverait pas moins l'idée qu'il existe deux mondes d'idées en France, celui de Péguy et celui de Voltaire, tout en concevant que l'un et l'autre n'avaient pas à s'opposer au nom d'un rationalisme froid, que quelques ponts pouvaient être jetés de part et d'autre des rives qui les séparaient.

Vadeboncoeur m'a raconté un jour comment, avec son compère Trudeau, il s'était retrouvé boulevard Saint-Laurent, à la jonction des deux portions de la ville, à l'occasion de cette manifestation de 1936. Il en a reparlé au moins à une occasion. Dans un moment plus turbulent de la manifestation, tandis que la police tentait de réguler les excès des jeunes manifestants, les deux jeunes adolescents avaient dû se mettre à l'abri d'un porche du boulevard Saint-Laurent. Autrement dit, en ces années 1930, les deux Pierre n'étaient pas du tout tentés, loin de là, par quelques idées inspirées des tangentes du socialisme. De l'atmosphère dans laquelle leur jeunesse était plongée, Trudeau s'en souviendrait très bien à l'occasion d'une entrevue accordée en 1969 : « On nous disait que Mussolini, Salazar et Franco



*Classe d'éléments latins au collège Jean-de-Brébeuf. Pierre Vadeboncoeur: rangée n° 5, premier à partir de la gauche. Pierre Elliott Trudeau: rangée n° 3, troisième à partir de la gauche. 1932 ou 1933.*

Collection privée.

## TABLE

Introduction. Les deux Pierre .....	5
1942-1944 .....	33
1945 .....	67
1946-1947 .....	141
1948 .....	189
1950-1996 .....	215
Annexe 1 .....	251
Annexe 2 .....	255



CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JANVIER 2021 SUR LES  
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR  
LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN  
D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision du texte est de Françoise CÔTÉ

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution  
Au Canada : Flammarion

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100 % postconsommation

« Une amitié comme la nôtre est bien tenace ; j'en suis d'autant plus convaincu que, devenue impossible, elle subsiste. »

Pierre Vadeboncoeur à Pierre Elliott Trudeau,  
11 novembre 1972

Pierre Vadeboncoeur et Pierre Elliott Trudeau ont été d'inséparables copains de l'école primaire jusqu'à l'université, pour ensuite devenir collaborateurs à la revue *Cité libre* et camarades de luttes contre le duplessisme. Cette bonne entente a duré jusqu'à ce qu'ils s'affrontent dans les années 1960 sur l'avenir de la nation québécoise. L'un étant souverainiste et socialiste, l'autre, le fédéraliste que l'on connaît. Pourtant, l'affection qui les liait ne s'est jamais démentie, la véritable amitié s'éprouvant bien plus dans la possibilité d'un désaccord que dans le confort des affinités faciles.

La correspondance rassemblée dans ce livre, dont plusieurs lettres couvrent la période des années 1940 et 1950, donne à voir une grande amitié tout en documentant un pan entier de notre histoire.

Avocat et homme d'État, **Pierre Elliott Trudeau** a été premier ministre du Canada de 1968 à 1979, puis de 1980 à 1984. Il fut toute sa vie un défenseur des droits de la personne et du fédéralisme canadien.

Journaliste, syndicaliste et essayiste, **Pierre Vadeboncoeur** compte parmi les penseurs québécois les plus importants. Décédé en 2010, il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont été couronnés de prix.